NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

100 N° 6 1978

Jésus face à la mort menaçante

Xavier LÉON-DUFOUR (s.j.)

p. 802 - 821

https://www.nrt.be/fr/articles/jesus-face-a-la-mort-menacante-1082

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus face à la mort menaçante *

Parler de la mort des autres, c'est relativement aisé, du moins lorsque, comme Jésus, on se laisse pénétrer, selon sa culture ancestrale, par la présence d'un Dieu plus fort que la mort. Faire front à une menace personnelle de mort, c'est autre chose, d'autant qu'alors semble se dissiper le rêve si beau d'un règne de Dieu établi sur la terre. La mort menace Jésus. Quelle va être sa réaction ?

La réponse est délicate. Si je déclare, après examen des textes, que Jésus a non seulement prévu, mais voulu sa mort en vue du Règne, je tends à faire de Jésus un être supra-normal qui, comme disait le romancier, « traverse les batailles de la vie une rose à la main ». Si à l'inverse je concède, également d'après les textes, que Jésus n'a pas souhaité la mort, mais l'a subie de son mieux, n'est-ce pas soustraire à la conscience de Jésus un élément qui est fondamental à sa mission de Sauveur ? Voilà pourtant ce que Bultmann n'a pas craint d'affirmer : la mort de Jésus serait, « *parlant historiquement, un destin stupide* » [1], elle aurait été causée exclusivement par une interprétation politique de son activité. Face à cet excès de critique historicisante, les croyants ont toujours continué d'affirmer avec les premiers chrétiens que « Dieu a livré son Fils » à la mort, que Jésus est allé volontairement à la mort, qu'en prenant sur lui le péché des hommes, Jésus savait qu'il réconciliait les hommes avec Dieu. Jésus aurait donc conféré une valeur rédemptrice à sa mort. Il est le Rédempteur et il a su qu'il l'était.

Fort bien ! Mais ce langage prend-il aujourd'hui le même sens qu'autrefois ? Ecoutons un homme qui se dit incroyant : « Si je m'étais senti capable, durant deux années, de guérir les malades par simple imposition des mains et d'aller jusqu'à ressusciter des morts au prix de quelques mots, peut-être n'aborderais-je pas tout à fait le supplice final dans les mêmes dispositions d'esprit qu'une

---

* Ces pages s'inspirent du chap. II d'un ouvrage à paraître prochainement aux Editions du Seuil, dans la collection « Parole de Dieu », sous le titre *Face à la mort, Jésus et Paul*. Leur enquête porte seulement sur les textes évangéliques qui précèdent le récit de la Passion. Le chap. I^er^ présente « Jésus face à la mort des autres », le chap. III, « Jésus face à la mort imminente » (au dernier repas et à Gethsémani).

1. « Ein sinnloser Schicksal », dans *Das Verhältnis der urchristlichen Christusbotschaft zum historischen Jesus*, Heidelberg, ³1962, p. 12.

simple cliente, par exemple, des chambres à gaz de M. Hitler [2]. » C'est rejoindre la réponse naïve d'un enfant à sa catéchiste qui demandait ce que Jésus pouvait bien dire en croix au milieu des deux larrons : « Moi, je m'en f . . . ! Dans trois jours, je ressuscite. » L'enfant et l'« incroyant » rêvent, comme dans les vieux mythes, d'un surhomme, d'un dieu encapsulé en un bout de chair, qui vient prendre une apparence humaine pour consoler les hommes, mais qui dès lors est incapable de prendre la mort au sérieux.

Deux questions sont posées. *Jésus est-il allé volontairement à la mort ? Quel sens a-t-il donné à sa mort ?* Dans les pages qui suivent, la réponse est élaborée à partir des textes évangéliques. Or ceux-ci, rédigés à la lumière pascale, attribuent à Jésus des paroles qui vont certainement au-delà de ce que Jésus de Nazareth a pu explicitement proférer. Pour savoir ce que Jésus a réellement dit et fait, il faut mettre en pratique le double critère de la différence et de la cohérence. En outre, il faut se souvenir que la tâche de l'historien ne se borne pas à dégager des textes un certain résidu historique pour brosser le portrait de celui qu'on appelle le « Jésus de l'histoire ». L'historien doit s'efforcer aussi de viser le sens, et celui-ci ne réside pas en ce que Jésus a pu dire littéralement, il se trouve dans le rapport qui unit les interprétations majeures du Nouveau Testament et l'événement, à savoir ce sans quoi il n'y aurait pas eu d'interprétation [3]. Quelles sont ces interprétations majeures ? Pour notre sujet, ce ne sera pas celle de Paul, qui élabore une « théologie » de la mort du Christ, mais bien celle de Jean, qui, à la différence des évangiles dits synoptiques, a reconstitué, pour fonder la foi de son Eglise, un portrait de Jésus de Nazareth.

Face à l'événement insensé de la mort de Jésus, qui mettait fin aux espérances soulevées par sa vie, les premiers chrétiens se sont ressaisis de trois manières principales. D'abord, au fait brutal de la mort, ils ont opposé le fait merveilleux de l'expérience du Christ vivant : de là les formules de contraste [4]. Ils ne se sont pas contentés de cette affirmation radicale et se sont souciés très tôt de situer dans l'économie divine l'événement scandaleux de la mort de Jésus, et ainsi ce fait prenait sens. Enfin ils ont cherché à expliciter la portée salutaire de la mort de Jésus. C'est donc à la deuxième et à la troisième étapes qu'a été réfléchi l'événement

2. F. JEANSON, *La foi d'un incroyant*, Paris, Seuil, 1963, p. 97-98.

3. Je redis ici ma prise de position sur la double question des critères de l'historicité et du sens des textes, que j'ai exposée dans *Jésus aux origines de la christologie* (édit. J. DUPONT), Louvain, 1975, p. 143-144.

4. Le contraste mort/résurrection est prélucanien : *1 Th 4*, 14 ; cf. *Ac 2*, 22s ; *3*, 13.15 ; *4*, 10 ; *5*, 30s ; *10*, 40.

même de la Croix ; telles seront la II[e] et la III[e] parties de notre enquête : l'événement sera situé dans l'économie divine, puis sera considérée la portée salutaire de cette mort. En préalable nécessaire, il importe de savoir, dans une I[re] partie, si, selon toute vraisemblance, Jésus pouvait s'attendre au fait de la mort violente.

I. — LE FAIT SITUÉ DANS LE CONTEXTE DES PAROLES DE JÉSUS

C'est à partir de ses paroles authentiques qu'on peut, en historien, préciser deux points : le comportement de Jésus a entraîné des menaces de mort ; Jésus a annoncé qu'il allait périr de mort violente.

1. *Le comportement prophétique de Jésus*

Jésus s'est présenté comme le héraut du règne de Dieu, règne qui est là et qui exige une conversion immédiate. Or, il s'est rencontré avec des hommes et plus particulièrement avec des autorités religieuses qui avaient, en grande partie, perverti le sens de la Loi et de ses prescriptions. D'où un conflit violent avec les pharisiens et les scribes.

Un fait est historiquement assuré : Jésus a délibérément violé les prescriptions sabbatiques [5]. Par exemple, le groupement *Mc 2, 1 - 3, 5* rapporte deux incidents typiques : les épis froissés et la guérison de l'homme à la main paralysée. Or, il fallait, selon le droit juif de l'époque, que le coupable présumé ait été convaincu de préméditation par une monition devant témoins [6]. Ainsi, devant les disciples qui grappillent au jour du sabbat, les pharisiens déclarent à Jésus : « Vois donc ! ils font en un jour de sabbat ce qui n'est pas permis. » Jésus a été averti. Et lui de répondre en soulignant que le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Il se dresse face à une interprétation du repos sabbatique qu'il estime condamnable. Condamnable ? Mais c'est lui, Jésus, qui est passible de mort [7], et d'une mort immédiate, car en Galilée les juifs avaient le droit de lapider un coupable sans passer par les autorités romaines. Marc précise du reste, comme s'il s'agissait d'une sorte d'inquisition : « On l'observait », et il conclut : « On prit la décision de le faire mettre à mort », ce que le quatrième évangile a magistralement concentré à l'occasion de la guérison de l'infirme de la piscine probatique [8].

---

5. Cf. E. LOHSE, dans *Theol. Wört. zum N.T.* 7, 1964, p. 22, note 172.
6. J. JEREMIAS, dans *Théologie du Nouveau Testament* (trad. fr.), Paris, Cerf, I, p. 348, note 118.
7. *Sanh* VII, 4.

Cette esquisse pourrait être complétée en évoquant deux autres guérisons sabbatiques [9] et en rappelant les accusations portées contre Jésus à l'occasion des prescriptions rituelles, telle la sévère obligation de se laver les mains avant un repas [10]. Enfin Jésus a provoqué le scandale en partageant la table des pécheurs — chose que Pierre n'a pas osé faire lui-même, longtemps après [11].

Jésus a inquiété en outre les autorités politico-religieuses. On ne peut réduire le motif de sa condamnation à celui d'une agitation simplement politique ; mais l'attitude de Jésus pouvait être interprétée en ce sens : Jésus, dira-t-on, dérange, il trouble l'ordre établi [12]. Ainsi, n'a-t-il pas fait entrer des révolutionnaires dans le cercle de ses intimes : un ancien zélote, Simon, et peut-être un ancien sicaire, si le nom Iscariote dérive de *sikarios* : « tueur à gages » [13] ? Vu de l'extérieur, l'homme était dangereux.

La purification du Temple surtout a soulevé l'indignation des chefs et déclenché une réaction décisive ; sans doute Jésus visait-il par ce geste « eschatologique » l'irruption du règne de Dieu, mais il semblait agir comme un zélote en vue de purifier les lieux saints. Il convenait donc de supprimer ce fauteur de troubles.

Pourquoi Jésus agissait-il ainsi ? Sans doute en raison de son message, du fait de la connaissance qu'il avait de Dieu. Son radicalisme ne pouvait tolérer aucun dégradé. A l'inverse du légalisme, il proclamait la miséricorde absolue de Dieu pour les pécheurs, renversant les barrières dressées par les autorités religieuses. Jésus avait confiance totale en Dieu et ne redoutait pas le martyre. Oui, Jésus a pu pressentir sa mort en raison de son comportement. C'est ce que disent avec force les paroles de Jésus sur la coupe qu'il doit boire et sur le baptême dont il doit être baptisé. C'est ce que Jean reprend à sa manière dans les controverses qui opposent Jésus aux Juifs à Jérusalem [14].

2. *L'annonce de la mort dans le déroulement de la vie de Jésus*

Si Jésus pouvait s'attendre à une mort violente, en a-t-il parlé ? Tel est le deuxième point que l'historien doit préciser. Il rencontre là un problème ardu : y eut-il évolution, non pas dans la conscience

9. *Lc 13,* 10-16 ; *14,* 1-6.
10. *Mc 2,* 14.15-17 par. ; *7,* 8.9-13.15 par. Cf. J. ROLOFF, *Das Kerygma und der irdische Jesus,* Göttingen, 1970, p. 52-88.
11. *Mc 2,* 17 par. ; *Lc 7,* 36-47 ; *15,* 4-10.11-32 ; *19,* 1-10 ; *Mt 20,* 1-15 ; cf. *Ac 9,* 28 ; *Ga 2,* 12 s.
12. *Lc 23,* 2.
13. *Lc 6,* 15 ; *Ac 1,* 13.
14. *Mt 20,* 22s = *Mc 10,* 38s ; *Lc 12,* 50. Voir A. FEUILLET, *La coupe et le baptême de la Passion,* dans *RB* 74 (1967), 356-391. Cf. *Jn 5 ; 7,10.*

de Jésus, mais dans la présentation de son message ? Une réponse peut être donnée à partir de la tradition synoptique et des données historiques : quel noyau résiste à une enquête rigoureuse ?

La tradition synoptique distingue deux étapes dans le ministère de Jésus. La première se passe en Galilée, la seconde en route vers et à Jérusalem. Or cette distribution n'a pas été reprise par le quatrième évangile ; aussi est-on en droit de se demander si elle reflète bien les données historiques. De fait, en dépit de l'économie générale des Synoptiques, Jésus est monté plusieurs fois à Jérusalem, comme Jean le dit explicitement et comme l'impliquent d'ailleurs certaines paroles synoptiques de Jésus [15]. Pourtant cela n'autorise pas à déduire qu'il n'y eut pas de différend entre Jésus et la Galilée. Quel est donc le sens de la répartition du ministère de Jésus en deux étapes ?

La rupture avec la Galilée est ordinairement justifiée comme suit. Après un premier succès en cette région, Jésus y a subi un triple échec. Les chefs religieux n'ont pas accueilli favorablement sa prédication ; les foules se sont méprises en interprétant son activité comme celle d'un politicien qui voulait soulever le peuple contre l'occupant romain ; enfin Hérode aurait cherché à tuer Jésus. De ces trois motifs, il convient de critiquer le dernier.

Sur l'éventuelle persécution d'Hérode, on dit en effet que, s'il veut « voir Jésus », c'est pour le traiter comme Jean le Baptiste et le mettre en prison ; mais ce « voir » concerne explicitement les seuls miracles de Jésus, comme Luc le précise plus loin [16]. Le même Luc rapporte que des pharisiens abordent Jésus et lui conseillent : « Pars d'ici, car Hérode veut te faire mourir. » Or des études récentes montrent que ce texte est une composition lucanienne : les pharisiens hypocrites, toujours présentés en mauvaise part chez Luc, jamais complices des hérodiens, prêtent à Hérode une intention homicide afin d'obtenir de Jésus un départ volontaire qui favorise leurs propres desseins [17]. On ne peut donc affirmer que certainement Hérode a voulu mettre fin au ministère de Jésus [18].

Il reste cependant que Jésus s'est heurté à deux oppositions fon-

15. « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! » (*Lc 13, 34 = Mt 23, 37*). Ou encore : « Chaque jour j'étais dans le Temple assis à enseigner, et vous ne m'avez pas arrêté » (*Mt 26, 55* par.).

16. *Lc 9, 9 ; 23, 8* ; cf. H. GOGUEL, *Jésus*, Paris, Payot, 1950, p. 287.

17. *Lc 13, 31* ; cf. A. DENAUX, « L'hypocrisie des Pharisiens et le dessein de Dieu. Analyse de Lc XIII, 31-33 », dans *L'Evangile de Luc* (Mémorial L. Cerfaux), Gembloux, 1973, p. 261-264.

18. En dépit de ce que j'écrivais dans *Les Evangiles et l'histoire de Jésus*, Paris, Seuil, 1963, p. 365. Quant à la notule de *Mc 3, 6* : « Les hérodiens cherchaient à tuer Jésus », elle pourrait refléter une donnée historique, cf. R. PESCH, *Das Markusevangelium*, Fribourg-en-Br., 1976, I, p. 195 s. et 336.

damentales, de la part des foules et de la part des chefs religieux [19]. Elles peuvent expliquer le désir qu'a eu Jésus de quitter la Galilée et de chercher ailleurs un accueil plus authentique.

F. Mussner a repris le sujet [20] et conclu que la présentation prépascale du Christ a connu deux stades. Sans doute ne s'agit-il pas là d'une véritable « biographie » de Jésus, mais quelques données littéraires imposent une telle répartition.

Les six premiers chapitres de Marc mettent en présence d'un véritable « printemps galiléen ». Jésus annonce le règne, sa renommée s'étend à toute la Galilée, il guérit, chasse les démons, se rend en toutes sortes de localités ; l'on vient à lui de toutes parts, criant la louange de Dieu, et cela continue [21]. De plus, ces notations sont transmises en des « sommaires » qui veulent généraliser et grouper les traditions sur le sujet. Or, à partir du chapitre 7, ces indications diminuent [22] et ne peuvent être assimilées aux précédents sommaires.

Les données de la tradition non marcienne (Q) corroborent la présentation du second évangile. Il est historiquement certain que l'annonce du règne de Dieu, après un bref succès, n'a pas été accueillie avec faveur par les foules galiléennes, sans que pour autant Jésus ait renoncé à sa proclamation [23]. Ainsi se trouve confirmée la notation marcienne sur la nature du ministère de Jésus en Galilée.

Seconde donnée littéraire : Marc distingue deux périodes dans le rôle des disciples. Dans un premier temps, ils diffusent la Bonne Nouvelle [24] ; ensuite, après le ministère galiléen, ils paraissent réduits au petit cercle des Douze, avec la fonction nouvelle d'être le noyau de la future communauté de salut qui prendra le nom d'Eglise. Cette modification ne signifie-t-elle pas l'existence de deux périodes, séparées par l'insuccès en Galilée ?

Enfin, comme nous le dirons bientôt [25], un fonds historique est sous-jacent à la montée à Jérusalem et aux annonces de la Passion.

---

19. Les foules ne se sont pas converties à l'appel du jeune prophète (*Lc 10,* 13-15 par.) et très vraisemblablement elles ont vu en lui un révolutionnaire capable de libérer le pays de l'oppression romaine (cf. *Jn 6,* 14). D'autre part, l'activité de Jésus a été mal vue par les chefs spirituels, les pharisiens en particulier (*Mt 12,* 24 = *Mc 3,* 22 = *Lc 11,* 14-16).

20. F. Mussner, « Gab es eine galiläische Krise ? », dans *Orientierung an Jesus* (Mél. J. Schmid), Fribourg-en-Br., 1973, p. 238-252.

21. *Mc 1,* 14 s.28.33 s.40 ; *2,* 1.12-15 ; *3,* 7-11 ; *3,* 20 ; *4,* 1 ; *5,* 21.24 ; *6,* 6.12 s. 33 s.44.55 s.

22. *Mc 7,* 37 ; *8,* 1.4 ; *8,* 14 ; *10,* 1.46 ; *11,* 18.

23. *Mt 12,* 28 = *Lc 11,* 20 ; *Mt 11,* 20-24 = *Lc 10,* 13-15.

24. L'existence d'une « mission prépascale » semble supposée par des passages comme *Mc 6,* 11 ; *Lc 10,* 1.4.6.9.11.

25. Cf. *infra,* p. 815.

Après avoir circulé en Galilée pour annoncer le règne de Dieu, Jésus, rejeté, se sait menacé de mort.

Historiquement on peut donc admettre que le ministère de Jésus a comporté deux périodes, telles que les Synoptiques les ont proposées. L'une est la présentation triomphale du règne de Dieu qui est là et qui doit susciter la conversion ; l'autre manifeste que le chemin de la gloire est la croix.

Sans doute n'est-on pas autorisé à répartir en bloc succès et échec entre l'une et l'autre période ; mais on peut, sans crainte de se tromper, réserver à la deuxième période l'enseignement concernant la croix. En ce sens, il est vraisemblable que, pour les besoins de sa synthèse, Matthieu a rassemblé dans la première période des paroles qui ont dû être prononcées dans la seconde [26]. Mais pour l'essentiel, les tonalités respectives des deux périodes ont été respectées par l'évangéliste.

Une conséquence s'impose. Avant la confession de Pierre à Césarée, Jésus annonce que le règne de Dieu est là ; il appelle à le suivre, simplement, ou tout au plus à être pêcheurs d'hommes. Un vent impétueux soulève et entraîne, même si les contemporains paraissent réticents, même si les chefs religieux se montrent soupçonneux : Jésus soulève une vague d'enthousiasme, irrésistible. Or, après la confession de Pierre, ce ne sont plus les foules qui sont invitées à la conversion, mais les disciples qui doivent approfondir leur adhésion au jeune rabbi ; s'ils sont encore appelés à la suite de Jésus, c'est à le suivre dans l'épreuve et jusqu'à la croix. Un changement très net a eu lieu : l'échec est intervenu. Jésus se met à annoncer que la mort est inévitable pour lui et aussi pour ses disciples. Telle est la situation des paroles qu'il faut écouter maintenant [27].

---

26. Ainsi la béatitude des persécutés ou le prolongement des consignes de mission en annonces de persécution (*Mt 10*, 16-42) ; cf. J. DUPONT, *Les Béatitudes*, Paris, Gabalda, 1969/1973.

27. Cette distribution du ministère de Jésus en deux périodes est fort significative. Dans mon ouvrage *Résurrection de Jésus et message pascal*, Paris, Seuil, 1971, j'ai mis en relief l'existence de deux langages fondamentaux pour dire le mystère de Jésus vivant après sa mort, à savoir le langage « résurrection » et le langage « exaltation » ; je ne pouvais alors, à partir des textes néotestamentaires non évangéliques, décider lequel des deux englobait l'autre ; il me semblait que ni l'un ni l'autre ne pouvait prétendre à être le « premier ». Aujourd'hui, grâce à une étude plus précise des données évangéliques, je pense pouvoir affirmer que le langage « exaltation » englobe l'autre langage « résurrection ». De fait, Jésus a commencé par annoncer le règne de Dieu, par rêver de son installation sur la terre en continuité avec l'annonce du règne déjà présent ; il n'a pas annoncé d'emblée le chemin de la mort et de la persécution. Lorsque l'échec est venu s'opposer à sa prédication, alors seulement il a révélé que le chemin de la gloire passait par la mort. Et ce faisant, il main-

II. — LE FAIT SITUÉ DANS L'ÉCONOMIE DIVINE

S'il y a un fait scandaleux aux yeux des croyants, c'est la mort violente de Jésus. Aussi a-t-on cherché très tôt à la « comprendre », non pas en démontrant qu'elle était nécessaire, mais en la situant dans le grand contexte de l'économie divine que raconte l'histoire sainte : on a ainsi évoqué le sort tragique des prophètes et le sort du Juste persécuté par les impies. Pour notre propos, il s'agit de savoir si Jésus lui-même, face à la mort menaçante, l'a comprise dans cette lumière.

1. *Le sort tragique des prophètes*

Dans les deux traditions les plus anciennes reflétées par l'Evangile, à savoir Q et Marc, la mort de Jésus est présentée comme venant couronner la longue série des meurtres des prophètes et des envoyés de Dieu. La chose est d'autant plus remarquable que, dans Q, la problématique mort/résurrection semble ne pas tenir de place (peut-être parce que cette problématique allait de soi, peut-être parce que la tradition Q est tout orientée sur l'attente immédiate du retour du Fils de l'homme). Toutefois, si dans Q il n'est pas fait mention de résurrection ni donc de sotériologie, la mort de Jésus y constitue une coupure nette[28] et elle est comprise à la lumière du sort tragique des prophètes, avant tout celui de Jean le Baptiste.

a. Les traditions évangéliques

Voici d'abord des paroles de Q qui, à travers leurs diverses recensions, remontent à Jésus en personne. La première peut être ainsi reconstituée :

---

tenait avec la présence du Fils de l'homme l'irruption de la gloire. La gloire, l'exaltation est toujours présente, englobant de son auréole l'annonce de la croix. A leur manière, les dialogues johanniques reflètent cette succession : promesse de vie, chemin de l'élévation sur la croix (*Jn 3,* 5-8 et *3,* 11-14 ; *6,* 35-47 et *6,* 48-58 . . .).

Les conséquences pédagogiques de cette réflexion sont fort importantes, en particulier pour la manière dont il convient de situer l'annonce « mort/résurrection ». Une bonne pédagogie de la foi ne jette pas d'emblée en pleine figure la croix et la mort ; elle se soucie avant tout d'enthousiasmer les gens par l'annonce du règne merveilleux de Dieu ; trop souvent, c'est le langage « résurrection » qui a pris le pas sur le langage « exaltation ».

28. J.H. HOFFMANN, *Studien zur Theologie der Logienquelle,* Münster, 1972, p. 178 ; cf. Mt *23,* 37-39. Nous nous servons également de l'excellente thèse de Marie-Louise GUBLER, *Die frühesten Deutungen des Todes Jesus. Eine motivgeschichtliche Darstellung aufgrund der neueren exegetischen Forschung,* Fribourg

> Malheureux, vous qui bâtissez les tombeaux des prophètes, alors que ce sont vos pères qui les ont tués ! Ainsi vous témoignez contre vous-mêmes : vous êtes les fils de ceux qui ont assassiné les prophètes !
>
> C'est pourquoi la Sagesse de Dieu elle-même dit : Je leur enverrai des sages et des scribes ; ils en tueront et persécuteront afin qu'il soit demandé à cette génération compte du sang de tous les prophètes qui a été versé depuis la fondation du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie qui a péri entre l'autel et le sanctuaire. Oui, je vous le déclare, il en sera demandé compte à cette génération.
>
> *Lc 11,* 47-48.49-51 = *Mt 23,* 29-32.34-35

Un même texte relie une tradition prophétique et une tradition sapientielle ; il suppose que Jésus a le souci de se retourner vers l'histoire passée d'Israël, mais aussi qu'il jette un regard prospectif vers les missionnaires à venir. Ces derniers sont envoyés par la Sagesse de Dieu. Aucune mention n'est faite ici du Fils de l'homme, aucun trait spécifiquement chrétien ne s'y reconnaît. Le critère de la différence permet d'affirmer que ces paroles émanent très vraisemblablement de Jésus lui-même.

En un autre endroit Q dit clairement que Jésus se situe dans une longue tradition prophétique et sapientielle :

> La Sagesse a été reconnue juste par tous ses enfants. *Lc 7,* 35

Selon une autre parole de la tradition Q, Jésus estime que la persécution va continuer :

> Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Eh bien, elle va vous être abandonnée, votre maison. Et, je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le temps où vous direz : Béni soit, au nom du Seigneur, celui qui vient ! *Lc 13,* 34-35 = *Mt 23,* 37-39

D'où vient cette parole ? Non pas de la perspective de la destruction de Jérusalem en 70, mais du rejet que subiront les envoyés de Jésus aux débuts de l'Eglise. A la différence de la parole précédente, il est question maintenant de celui qui vient et qui vient pour le jugement, lequel est ainsi personnalisé sur le Fils de l'homme.

Enfin la parabole des vignerons homicides (*Mc 12,* 1-9 par.) doit, à mon avis [29], être qualifiée de « parabole allégorisante ». L'auditoire, familier de l'Ecriture sainte, pouvait immédiatement comprendre la comparaison : la vigne signifie Israël, le propriétaire

29. Cf. X. LÉON-DUFOUR, « La parabole des vignerons homicides », dans *Etudes d'Evangile,* Paris, Seuil, 1965, p. 303-344. Nous maintenons notre présentation après la parution de la thèse de Michel HUBAUT, *La Parabole des Vignerons homicides,* Paris, Gabalda, 1976 (cf. *RSR* 66 [1978] 118-121).

Dieu même et les serviteurs sont les prophètes. Or Jésus ajoute à ces thèmes traditionnels la présence du Fils. Matthieu reprend la tradition originelle du récit en notant que le fils est amené hors de la vigne avant d'être tué. De toute façon le texte baigne dans la même atmosphère que les textes de Q cités plus haut. La mort violente de Jésus est située dans le contexte de l'envoi des prophètes et celui de la condamnation définitive d'Israël.

b. Un schème traditionnel

Sous-jacent à ces divers textes se reconnaît un schème traditionnel encore vivant dans le judaïsme du Ier siècle ap. J.-C., qui a été récemment mis en relief par O.H. Steck [30]. Le judaïsme postexilique héritier de la tradition deutéronomique avait produit des « résumés » de l'histoire sainte, telle cette prière pénitentielle :

> Mais ils se sont rebellés et se sont révoltés contre toi ; ils ont rejeté ta Loi loin derrière eux ; ils ont tué tes prophètes qui les adjuraient de revenir à toi et ils ont été coupables de grandes offenses... Tu les as supportés pendant de nombreuses années ; tu les as adjurés par ton esprit, par l'intermédiaire de tes prophètes, mais ils n'ont pas prêté l'oreille. Alors tu les as livrés aux mains des peuples d'autres pays.
>
> *Ne 9*, 26.30

Ainsi on réfléchissait sur l'histoire passée du peuple, et on s'exprimait pour cela selon un schème fixe :
— formulation globale (prophètes en général, au pluriel) ;
— pas de preuve scripturaire ni de ton polémique ;
— le sujet de la phrase est toujours Israël (nous) ;
— le rejet des prophètes par Israël est dit par des verbes tels que « tuer », « persécuter ».

Si les catastrophes sont survenues au cours des siècles, c'est qu'on n'a pas écouté les prophètes. Telle est l'évidence que, comme tout juif de son époque, Jésus avait lui-même en tête.

Pour dire cependant que Jésus était un cas unique dans la lignée des prophètes, on a utilisé le titre de Fils de l'homme (Q) ou de « bien-aimé » (*Mc*), ou encore de « Fils » (ce qui évoquait la résurrection de Jésus). De toute façon, l'annonce du jugement était personnalisée : l'attitude d'Israël, que dénoncent les textes, concerne non seulement le message, mais le messager. C'est ainsi que, peu à peu, on s'orientait vers une compréhension sotériologique de la mort de Jésus.

---

30. O.H. Steck, *Israel und das gewaltsame Geschick der Propheten. Untersuchungen zur Überlieferung des deuteronomistischen Geschichtsbildes im Alten Testament, Spätjudentum und Urchristentum*, Neukirchen, 1967.

c. Jésus

Il est hautement vraisemblable que les paroles anciennes que nous venons de rapporter remontent à Jésus en personne. Certes il se trouvera toujours des critiques pour contester tel ou tel élément de ces paroles ; mais elles sont en cohérence si étroite avec les autres données historiques qu'on est enclin à affirmer que Jésus a lui-même situé la perspective de sa mort éventuelle dans la tradition du sort tragique des prophètes.

Cette probabilité devient quasi-certitude lorsqu'on tient compte de l'expérience qu'eut Jésus lors de la mort de Jean le Baptiste.

La décapitation de Jean le Baptiste est un fait historiquement des plus assurés [31]. Josèphe en fait un récit apparenté à celui des Synoptiques ; ce dernier a une coloration sémitique et palestinienne et tire son origine du cercle des disciples de Jean : son genre littéraire est celui d'un « martyre » entremêlé de détails plus ou moins folkloriques. Tout cela permet de retenir comme « historiques » un bon nombre de points :

— Hérode Antipas fit emprisonner, condamner et décapiter Jean dans la forteresse de Machéronte en Transjordanie, à l'Est de la mer Morte ;

— Le motif de cet emprisonnement est sa prédication, dont le succès devenait menaçant pour Hérode lui-même ;

— Les descendants d'Hérode le Grand étaient réputés pour les festins qui célébraient leurs anniversaires ;

— Les disciples de Jean ont probablement veillé à assurer à leur maître une honorable sépulture ;

— La mort de Jean-Baptiste confirme sa qualité de prophète.

Or Jésus était lié profondément à Jean. Baptisé par lui et ayant lui-même baptisé avec succès [32], Jésus admirait « Jean, plus que prophète » [33]. Sans aucun doute, Jésus s'est situé par rapport à lui. Matthieu semble parfaitement autorisé à déclarer que, à la nouvelle de l'emprisonnement de Jean, « Jésus se retire » [34] : il bat en retraite devant la menace que fait peser Hérode sur la liberté des prophètes. Pour appuyer cette interprétation, il y a une parole de Jésus qui semble remonter à lui-même :

> [Les disciples] l'interrogeaient : « Pourquoi les scribes disent-ils qu'Elie doit venir d'abord ? ». Il leur dit : « Certes Elie vient d'abord et rétablit

31. Cf. R. PESCH, *Markus* (*supra*, note 18), I, p. 343 ; H.W. HOEHNER, *Herod Antipas*, Cambridge, 1972, p. 110-171 ; J. GNILKA, dans *Orientierung an Jesus* (*supra*, note 20), p. 78-92. JOSÈPHE, *Ant. juives* XVIII, 5, 2 = § 116-119.

32. Cf. X. LÉON-DUFOUR, « Et là, Jésus baptisait (*Jn 3*, 22) », dans *Mél. E. Tisserant*, Rome, 1964, p. 295-309.

33. *Mt 11*, 9s = *Lc 7*, 26. Selon *Mt 13*, 40-42, Jésus semble critiquer le Baptiste (*Mt 3*, 12).

34. *Mt 14*, 13.

> tout; mais alors, comment est-il écrit du Fils de l'homme qu'il doit beaucoup souffrir et être méprisé ? Eh bien, je vous le déclare, Elie est venu et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, selon ce qui est écrit de lui.
> *Mc 9*, 11-13

Dans cette parole, pas de commisération, pas de douleur pour la perte de son ami, mais une compréhension profonde de ce qui est arrivé et qui le concerne lui-même. Si Elie vient auparavant, qu'en est-il de la mission et du sort de Jésus, le Messie [35] ? En réponse, Jésus met en relation le Fils de l'homme avec le prophète Elie, pour signifier qu'en Jean-Baptiste il faut reconnaître le prophète Elie, et donc que le sort de Jean préfigure celui de Jésus. Certes cette parole est rédigée à la lumière de Pâques, mais le rapport entre Jésus et Jean demeure valable historiquement. Jésus constate que Jean a été maltraité, et il pressent qu'on agira de même avec lui.

2. *Le sort du Juste persécuté*

Tout au long de l'histoire d'Israël, à travers toutes sortes de vicissitudes, s'était façonnée l'image typique du Juste persécuté [36]. Il était normal que les premiers chrétiens posent leur regard sur cette figure, tellement les ressemblances leur paraissaient frappantes. C'est ainsi que le récit de la passion de Jésus a été présenté à la lumière des psaumes de lamentation [37] : la communauté, qui savait l'issue heureuse du drame, se plaisait à remémorer les diverses phases de l'épreuve. Le psaume 22 en particulier pouvait servir à brosser le tableau, sans qu'on perde cœur, ne craignant pas de faire déboucher le récit sur le début du psaume, par le cri tragique « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » : on savait que le centurion répondrait au nom de la communauté en prière [38]. En toute vérité, on pouvait regarder en face les humiliations de celui qu'on savait exalté auprès de Dieu.

Pour notre propos, la question est de savoir si Jésus lui-même a suggéré à ses disciples qu'on pouvait assimiler son sort futur à celui du Juste persécuté. Le récit de la Passion peut fort bien s'expliquer à partir de la communauté primitive, sans affirmer pour autant que Jésus aurait interprété sa vie à la lumière de la prophétie

35. Cf. *Mc 8*, 29.31.

36. Cf. L. RUPPERT, *Der leidende Gerechte*, Würzburg, 1972-1973.

37. E. FLESSEMAN-VAN LEER, « Die Interpretation der Passionsgeschichte vom Alten Testament aus », dans *Die Bedeutung des Todes Jesu*, Gütersloh, ²1967, p. 79-96. — H. GESE, *Psalm 22 und das Neue Testament. Der älteste Bericht vom Tode Jesu und die Entstehung des Herrenmahles*, dans *Z.Th.K.* 65 (1968) 1-22. — C. WESTERMANN, *The role of the Lament in the Theology of the Old Testament*, dans *Interpretation* 28 (1974) 20-38.

38. Voir, dans l'ouvrage à paraître, le chap. IV, ou dans la revue *Etudes* 348 (1978) 666-682, « Le dernier cri de Jésus ».

du Juste [39]. Mais, en examinant les paroles attribuées à Jésus, on peut déceler une tendance à la situer dans l'économie divine du Juste persécuté et exalté.

Dans la seconde période du ministère de Jésus s'impose la triple annonce de son sort, qui balise la montée à Jérusalem [40]. Ces annonces, calquées sur une même structure, sont d'une précision croissante, au point que dans la troisième on peut reconnaître en détail ce qui va arriver. Du fait de cette description, on y voit souvent une prophétie *ex eventu*. Toutefois, si l'on peut concéder la chose pour la troisième annonce, il n'en va pas de même pour les deux premières. Sous-jacentes aux textes actuels, les critiques s'accordent à reconnaître l'existence de deux traditions pré-évangéliques qu'on peut caractériser [41].

La première tradition se présente de façon impersonnelle, introduite par « il faut » : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup et soit rejeté » [42], formule dans laquelle l'appellation « Fils de l'homme » n'est pas nécessaire et a pu être ajoutée ultérieurement. Jésus n'est pas le sujet de l'action, mais l'objet de l'action divine, d'un « il faut » qui se rapporte de toute évidence au dessein de Dieu, et qui, dans Jean, devient le commandement du Père, lui-même reconnu comme amour.

Une formule personnelle est présentée par la seconde tradition, où Jésus est sujet de la phrase, mais avec un verbe au passif : « Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes ». Jeremias [43] a bien montré qu'on pouvait reconnaître ici à travers le présent *paradidotai* (cf. *Mc 14, 21*) un participe araméen *mitmesar bar'enasha lide benè'* : « Dieu va bientôt livrer l'homme aux hommes. » Cette formule est encore énigmatique, dans le style de Jésus, analogue à *Lc 22, 22* : « Le Fils s'en va selon ce qui a été fixé. »

Il est difficile de déduire l'antériorité respective de l'une ou l'autre des traditions ; aussi certains pensent-ils que les deux ont été formées parallèlement [44].

---

39. A la différence de ce que j'écrivais dans l'article « Passion (récits de la) », *S.D.B.* 6, 1960, col. 1482-1483.

40. *Mt 16, 21 = Mc 8, 31 = Lc 9, 22* ; *Mt 17, 22s = Mc 9, 30-32 = Lc 9, 43-45* ; *Mt 20, 17-19 = Mc 10, 32-34 = Lc 18, 31-34*. Cf. les remarques pertinentes de J. GUILLET, *Jésus devant sa vie et sa mort*, Paris, Aubier, 1971.

41. Cf. J. ROLOFF, *Anfänge der soteriologischen Deutung des Todes Jesu* (Mk x.45 und Lk xxii.28), dans *NTS* 19 (1972-73) 38-64.

42. *Mc 8, 31* ; cf. *9, 12* ; *Lc 17, 25*.

43. *Mc 9, 31* ; *14, 41* ; *Lc 24, 7*. — Cf. J. JEREMIAS, *Théologie du N.T.* (*supra*, note 6), p. 351.

44. Avec J. ROLOFF, *Anfänge* ... (*supra*, note 41) 38-42.

Il n'est pas nécessaire de démontrer ici que la mention de la résurrection est authentique, car nous ne nous occupons que de la perspective de la mort. Cependant, si l'on veut penser que Jésus a pu dire une telle formule, il conviendrait d'estimer comme probable qu'il a parfois mis à l'horizon la résurrection, ce qui n'a rien d'étonnant pour un bon juif comme Jésus. Mais il est vraisemblable que c'est la communauté primitive qui a généralisé la mention de la résurrection et précisé le délai des trois jours.

Ramenées à ce niveau, les formules peuvent être mises dans la bouche de Jésus. Notons d'abord qu'il ne s'agit plus de « prophétie » ni d'« annonce », mais de « révélation », de manifestation du destin de Jésus, faite aux disciples, pour les prémunir contre le découragement et le doute. Quoi de plus normal, dans la conjoncture où se trouve Jésus ? Jésus a situé son existence dans la longue tradition du Juste persécuté que Dieu vient sauver. La confiance ainsi manifestée sera confirmée par la III[e] partie de cet article. Pour le moment, il suffit de rappeler qu'il n'y a pas trace ici d'interprétation sotériologique de la mort de Jésus, mais seulement le souci de situer le fait dans l'économie divine, et c'est déjà beaucoup.

III. — JÉSUS A-T-IL VU DANS SA MORT UN SACRIFICE RÉDEMPTEUR ?

De nos deux premiers développements, il s'ensuit que selon toute vraisemblance historique, Jésus a vu la mort violente venir à lui (I) et il l'a située dans l'économie divine (II). Or lui a-t-il donné un sens rédempteur [45] ? Depuis quelques années, en Allemagne surtout, la proclamation de R. Bultmann [46] a été souvent répercutée par des protestants comme W. Schrage ou E. Jüngel [47] et par des catholiques comme H. Kessler, sans doute en dépendance de A. Vögtle [48]. Selon eux, il n'y aurait pas de certitude concernant la « conscience » de Jésus sur la valeur expiatoire de sa mort pour le salut des hommes ; un aveu d'ignorance serait préférable et il suffirait de se référer à l'interprétation qu'a donnée l'Eglise primitive, en particulier par la préposition *hyper*, au sens de « en faveur de », qui qualifie le fait de la mort de Jésus [49].

45. Sur le sens de ce mot, cf. le chap. v de l'ouvrage à paraître.

46. *Das Verhältnis* ... (*supra*, note 1), p. 11.

47. W. SCHRAGE, « Das Verständnis des Todes Jesu Christi im NT », dans *Das Kreuz Jesu Christi als Grund des Heils* (édit. F. VIERING), Gütersloh, [2]1968, p. 49-90. — E. JÜNGEL, *Tod*, Stuttgart, 1971, p. 133.

48. H. KESSLER, *Die theologische Bedeutung des Todes Jesu*, Dusseldorf, 1970. — A. VÖGTLE, « Jesus von Nazareth », dans *Ökumenische Kirchengeschichte*, (édit. R. KOTTJE-B. MÖLLER), I, Munich, 1970, p. 21-24.

Face à ces attitudes restrictives, H. Schürmann a vigoureusement pris position [50], sans réussir pour autant à convaincre ses adversaires, semble-t-il [51]. Pour ma part, après avoir publié différentes communications [52], je m'inspire d'assez près de ses travaux, quitte à ordonner différemment la présentation et à pousser quelques argumentations. La question est donc la suivante : Jésus a-t-il vu dans sa mort un sacrifice expiatoire méritant la réconciliation des hommes avec Dieu ?

1. *Mort de Jésus et martyre expiatoire*

Comme la réponse à cette question n'a pu être fournie par le fait que Jésus se situait dans l'économie divine du prophète et du Juste persécuté, certains ont pensé que cependant on pouvait attribuer au martyre comme tel une valeur expiatoire, c'est-à-dire de « sacrifice vicaire » [53]. Les premiers chrétiens auraient seulement transposé sur Jésus la valeur sacrificielle reconnue au martyre. Malheureusement cette hypothèse se heurte à de nombreuses difficultés [54], que nous allons sommairement indiquer.

Aucun texte du judaïsme palestinien antérieur à 150 ap. J.C. ne vient attester l'existence d'une telle croyance. Il n'y a du reste rien d'étonnant à cela, si l'on se souvient du peu de succès rencontré par le Chant du Serviteur (*Is 53*) avant la destruction du Temple et la Guerre juive. Le plus ancien témoignage sur la mort expiatoire appartient au judaïsme hellénistique, peut-être sous l'influence de l'idée grecque qu'il y a valeur à mourir pour la patrie et ses institutions (langue militaire) ou pour la vertu, la piété (langue du martyre) ; cette idée convenait à la conviction juive que le pécheur avait besoin d'une expiation [55]. C'est seulement avec *4 M 6*, 28s et *17*, 22 que la pensée devient claire : les martyrs

---

Ep 5, 2 ; *1 P 2*, 21-24. *Anti* et *peri* dans le même sens en *Mc 10*, 45 = Mt *20*, 28 ; *Mt 26*, 28. *Dia : Rm 4*, 25.

50. H. SCHÜRMANN, « Wie hat Jesus seinen Tod bestanden und verstanden ? Eine methodenkritische Besinnung », dans *Orientierung an Jesus* (*supra*, note 20), p. 325-363 (repris dans *Jesu ureigener Tod*, Fribourg-en-Br., 1975, ouvrage traduit en français : *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort ?*, Paris, Cerf, 1977).

51. Cf. *Der Tod Jesu. Deutungen im Neuen Testament* (édit. K. KERTELGE), Fribourg-en-Br., 1976, où se trouvent les contributions de A. Vögtle (p. 51-113) et de J. Gnilka (p. 13-50).

52. Une communication aux Journées de Louvain de 1972 : « Jésus devant sa mort à la lumière des textes de l'Institution eucharistique et des discours d'adieu », dans *Jésus aux origines de la christologie* (*supra*, note 3), p. 141-168. Deux conférences en 1975, publiées sous le titre « La mort rédemptrice du Christ selon le Nouveau Testament », dans *Mort pour nos péchés*, Facultés Universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1976, p. 1-34.

53. Ainsi R. Bultmann, E. Lohse, F. Hahn.

54. Cf. K. Wengst, H. Patsch, J. Roloff.

55. Cf. *2 M 7*, 30-38.

sont un *antipsykhon* (« en échange de leur vie ») pour les péchés du peuple, en vertu du sang des justes ; par le *hilastèrion* de leur mort, Dieu a sauvé Israël. Mais ce texte grec est tardif, et le thème est absent des écrits rabbiniques antérieurs à 150 ap. J.C. [56]. En tout cas, le thème de la mort du Juste ne contient pas l'idée d'une expiation pour autrui ; la mort ne purifie, au plus, que le juste lui-même des fautes personnelles.

2. *Mort de Jésus et prophétie du Serviteur*

Selon certains critiques, fort nombreux et même prédominants jusqu'à ces dernières années [57], Jésus a eu conscience d'accomplir la prophétie du Serviteur selon *Is 52 - 53,* texte où l'on rencontre des expressions telles que « brebis menée à l'abattoir », « sacrifice de réparation », « justifiera les multitudes »... Puisque le Serviteur y est présenté comme victime expiant pour les péchés du peuple, il devenait aisé de situer la « mort pour nos péchés » dans cette tradition. Ainsi, selon *Mc 10,* 45, Jésus a déclaré que « le Fils de l'homme est venu donner sa vie en rançon pour la multitude ». Ce serait là une « admirable synthèse » de la théologie du Fils de l'homme en gloire et de celle du Serviteur souffrant. Cela suppose que Jésus s'est pris pour le Serviteur de Dieu annoncé en Isaïe [58]. Présentation admirable, sans doute, mais a-t-elle été faite par Jésus lui-même ? Deux difficultés majeures s'opposent à cette attribution.

Cette « synthèse » est difficile à justifier dans le détail. En effet, là où *Is 53* est cité explicitement dans le Nouveau Testament [59], il n'est pas question d'expiation vicaire [60]. Au cours des récits de la Passion, aucune référence n'est faite à la prophétie dans cette perspective. Le seul texte qui réfléchit en ce sens est *1 P 2,* 21-24 ; mais un texte ne suffit pas à attester l'existence d'une « tradition

56. Le seul texte à portée universaliste est *Test Benj.* 3, 8 (formulé d'après *Is 53*), dont Popkes, après une étude détaillée, déclare : « On ne peut avec certitude dire si ce texte est judéo-chrétien, judéo-postchrétien, adaptation chrétienne d'une source juive ou purement chrétien. », *Christus traditus,* Zurich, 1967, p. 54 s.

57. J. JEREMIAS, dans *Theol. Wört. zum N.T.* 5, 1954, p. 698-713, et dans *La dernière Cène* (trad. fr.), Paris, Cerf, 1972, p. 270, note 157. — P. BENOIT, « Jésus et le Serviteur de Dieu », dans *Jésus aux origines de la christologie* (*supra,* note 3), p. 111-140 (surtout 121-127), en accord avec A. FEUILLET, dans *Revue Thomiste* 67 (1967) 533-560 et 68 (1968) 41-74. — Cf. M.D. HOOKER, *Jesus and the Servant,* Londres, 1959, p. 6-16.

58. O. CULLMANN, *Christologie du Nouveau Testament* (trad. fr.), Paris, 1958, p. 48-73.

59. *Mt 8,* 17 ; *Lc 22,* 37 ; *Jn 12,* 38 ; *Ac 8,* 32 s. ; *Rm 10,* 16 ; *15,* 21 ; *1 P 2,* 22.

60. A. GEORGE a remarqué très finement que Luc laisse de côté l'idée vicariale et expiatrice pour dire l'abaissement de Jésus : *Le sens de la mort de Jésus pour Luc,* dans *RB* 80 (1973) 196-197.

courante ». N'est-il donc pas imprudent de lire des références implicites à Isaïe dans les argumentations du type « selon les Ecritures », telle *1 Co 15, 3* ? Enfin le quatrième évangile n'a pas retenu l'expression « pour nos péchés », et lui a préféré celle de « pour la vie du monde » [61].

En lieu et place d'une telle synthèse, ne pourrait-on cependant lire l'affirmation d'une mort sacrificielle dans la tradition que rapporte Marc (et Matthieu) ? Lisons le texte en le confrontant avec le passage parallèle de Luc :

Mc 10, 42-45	*Lc 22, 25-27*
42 Vous le savez, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination.	25 Les rois des nations agissent avec elles en seigneurs et ceux qui dominent sur elles se font appeler Bienfaiteurs.
43 Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous qu'il soit votre serviteur ! 44 et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous.	26 Pour vous, rien de tel ! Mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande, la place de celui qui sert.
	27 Lequel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or moi, je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert.
45 (*a*) Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir, (*b*) et donner sa vie en rançon pour la multitude.	

La parole de Marc couronne un développement catéchétique sur la véritable grandeur qui réside dans le service, lui-même fondé sur le service du Fils de l'homme. Arrêtée en *10, 45a*, la parole et son contexte correspondent d'assez près à *Lc 22, 24-27* qui, lui aussi, présente le service de Jésus comme le fondement du service mutuel. Ces deux versions sont l'une et l'autre d'origine palestinienne [62] et annoncent que le sacrifice de Jésus doit être compris comme un « service ». C'est avec *Jn 13*, dans le récit du lavement des pieds, que cette tradition prendra consistance propre avec deux orientations nettes, parénétique et sotériologique, mais dès à présent nous sommes dans une situation existentielle qui marque l'aboutissement de ce que nous savons de la vie terrestre de Jésus.

Que penser toutefois de *Mc 10, 45b* : « et donner sa vie en rançon pour la multitude » ? Cette parole fait sûrement écho à la prophétie

61. *Jn 6, 51.*
62. Cf. H. SCHÜRMANN, *Jesu Abschiedsrede Lk 22, 21-38*, t. III, Münster, 1957, p. 82.89-92.

d'*Is 53*, 10.12, où il est question de « sacrifice d'expiation » et de « porter les fautes de la multitude ». Cependant, c'est artificiellement qu'il se rattache au passage précédent, débordant la perspective parénétique de celui-ci dans un aperçu sotériologique, prêtant à Jésus une considération théorique sur son œuvre, transposant en « théologie » l'affirmation de *Lc 22*, 27, qui lui correspond dans un épisode semblable mais est située dans le contexte de l'Institution eucharistique. Pour ces diverses raisons [63], il n'est pas certain que Jésus, durant sa vie publique, face à la mort menaçante, ait parlé explicitement du caractère sacrificiel et rédempteur de sa mort. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un fondement à cette compréhension de la mort de Jésus. Anticipant sur le résultat du prochain chapitre, on peut dire que Jésus a compris sa mort, tout comme sa vie, sur fond de service fraternel. Son attitude de service l'a conduit à la mort, une mort qui prend son sens de tout ce qui a précédé : Jésus a vécu « pour les autres », il va « mourir pour les autres ».

CONCLUSION

Le résultat de cette brève enquête historique peut sembler mince. Cependant il peut servir de base de départ pour les interprétations ultérieures. Rappelons-le.

Face à la mort menaçante, Jésus a continué à proclamer le message du règne de Dieu. L'échec qui devenait évident ne l'a pas détourné de sa volonté de servir fidèlement et Dieu et les hommes. Cet échec, il l'a situé dans le grand dessein de Dieu, en se plaçant au sommet de la lignée des prophètes, comme le Juste persécuté par excellence. Il n'a pas subi la mort passivement, il a consenti à mourir. Sa confiance en Dieu n'a pas été ébranlée ; elle l'assurait du triomphe final par-delà la mort. Somme toute, la mort, à ses yeux, n'a de sens qu'en référence à la vie dont elle est le couronnement et qu'en référence à la résurrection qui la justifie.

Dégageons maintenant quelques conséquences. Jésus a-t-il vu dans sa mort un « moyen » de salut ? Certes il a parlé de baptême à recevoir et de purification nécessaire. Mais on ne peut pas dire qu'il a exalté l'événement de la mort au point de lui conférer une valeur absolue. Jésus n'a probablement pas dit qu'elle avait le sens d'une « rançon » pour nos péchés. Par contre, c'est de sa vie entière que sa mort prend sens à ses yeux.

Or, de cette vie, deux évidences majeures permettent de qualifier la mort de Jésus.

63. Cf. « Jésus devant sa mort . . . » (*supra*, note 52), p. 163-166.

— 1. Jésus a conçu son ministère comme un service de Dieu et des hommes ; sa mort, causée par la méchanceté des impies, n'est que la conséquence de sa fidélité à Dieu et aux hommes. Elle n'a pas été « voulue », ni même « désirée », sinon justement comme le chemin de la fidélité radicale.
— 2. Jésus s'est présenté comme ayant une relation unique avec Dieu et une relation unique avec tous les hommes. En ce sens, sa personne se manifeste, elle aussi, comme unique et soulève dès lors nécessairement une question : « Quel est donc cet homme ? » L'historien doit se garder de répondre immédiatement par ses seuls moyens.

Ces deux évidences suffisent-elles à justifier l'interprétation qui voit dans la mort de Jésus le sacrifice pour l'expiation des péchés de la multitude ?

Laissant provisoirement de côté (pour les prochains chapitres) l'examen de l'interprétation sacrificielle, primitive et paulinienne, nous pouvons tenter de situer les résultats historiques par rapport à la présentation johannique de Jésus. Les deux semblent en effet contraires, sinon contradictoires. Apparemment, pour Jean, c'est de gaieté de cœur que Jésus marche vers la mort sur la croix, puisque celle-ci est le chemin de la gloire, un passage au Père et à la vie définitive. Telle est la loi du grain de blé qui doit mourir en terre pour porter du fruit, tel est le commandement du Père à travers lequel se manifeste son amour. Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le sauver.

Pour comprendre ces expressions cependant, il faut se garder de les entendre à travers la théologie paulinienne. Pour Jean, la mort n'est pas considérée dans une perspective sacrificielle. Elle vient couronner une vie de service, comme l'exprime symboliquement le lavement des pieds. Si le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, c'est pour les défendre contre le loup, c'est pour leur assurer un pâturage en abondance. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; mais ce don extrême est significatif non simplement comme don, mais comme don ultime ; c'est la vie tout entière qui est don et service. Avec la mort, « tout est consommé ». Enfin, si le Fils a été sanctifié et envoyé dans le monde, ce n'est pas en raison de quelque acte cultuel, mais en vertu d'une consécration de type prophétique qui met à part et fait passer du profane à Dieu lui-même [64]. Ayant donc anticipé la gloire dès la vie terrestre de Jésus, Jean peut caractériser sa mort comme une élévation vers la gloire.

64. Ainsi *Jn* 17, 19.

Entre les deux perspectives sur la mort de Jésus, faut-il choisir celle de l'historien (achèvement du service) ou celle de l'interprète Jean (passage à la gloire) ? Je ne le pense pas, car le sens n'est pas dans l'une ou dans l'autre, mais dans la relation qui les unit dialectiquement. En effet, l'une et l'autre fondent les deux manières principales dont on peut parler de Jésus face à la mort, et même de tout croyant face à la mort.

Le croyant en effet n'est pas simplement devant la mort comme on se trouve devant un événement à venir. Il connaît déjà la vie définitive, il est « passé de la mort à la vie » [65]. La gloire, anticipée dès la vie terrestre de Jésus, exprime la certitude que Dieu est là, menant le jeu. D'autre part, la rugosité de l'événement à venir empêche de confondre la terre et le ciel. Ainsi se retrouve la dialectique fondamentale du « déjà » et du « pas encore ».

Ces réflexions éclairent l'attitude du vrai fidèle, qui voit en la mort un « passage au Père ». L'évidence peut être parfaitement vécue, sans illusion, mais elle ne peut être dite qu'entre croyants. L'éclat de la gloire est tel que, parfois, il absorbe les ombres de la terre ; mais la gloire n'est perceptible que dans la foi. A l'incroyant elle paraît une imagination vaine, dangereuse même, dans la mesure où elle favoriserait l'évasion hors de notre monde de travail et de peine. Mais ce risque ne peut autoriser à méconnaître la profondeur de l'expérience du croyant.

Cette expérience, comme celle de Jésus, a une double dimension : face à une fin menaçante, il consent à l'événement qui, par la souffrance et la rupture, doit accomplir sa vie de service ; d'autre part il attend de sa mort la communion parfaite avec Dieu et avec tous les hommes, celle que déjà la foi a inaugurée au secret de son être.

F 75006 Paris Xavier LÉON-DUFOUR, S.J.
35, rue de Sèvres

65 *Jn* 5,24